

« Eloge de la culture orale »

L'Histoire commencerait à Sumer ? Puisque l'Histoire serait nécessairement écrite. Ce sont les Arabes qui ont inventé l'écriture. Cunéiforme. Quand les Gaulois en étaient encore à peindre leurs mains et leur gibier dans des grottes préhistoriques, on entendait déjà les contes, épopées et autres poèmes de bardes babyloniens. Littérature orale. *La Création, Le Déluge, L'Epopée de Gilgamesh*, avant d'être écrites, étaient chantées. Les moyens mnémotechniques, énumération, répétition, cadence, métrique, aidaient à mémoriser les textes. Les harpes, lyres et flûtes accompagnaient les aèdes (poète épique et récitant) et les rhapsodes.

Les guerres déplacent les peuples, héros et chroniqueurs homériques à travers l'Antiquité. La Mongolie et l'Afrique sont entrées dans l'Histoire par leurs traditions conteuses et griotiques données aux érudits de l'oralité à la mémoire gigantesque. Un barde lamaïque nommé Yongden donne un chant de six semaines à l'orientaliste Alexandra David-Néel. De mémoire. Un homme meurt, une bibliothèque disparaît.

Paroles, mots, dire, verbe ? La parole appartient aux religieux. Et aux paroliers. Les dire, appartiennent aux diseurs. Oï-dire, médire. On dit tellement de choses. Les mots, eux, sentent la dispute. Avoir des mots, dire des mots. Même si on écrit un mot, c'est court. Ça indique, c'est incomplet. Ça semble fortuit, les mots. La preuve ? On peut les dire en courant le marathon, les mots. C'est le verbe qui paraît le plus actif, le plus liant. Passé, présent, futur simple ou composé, le verbe incite. Le verbe espère. Puisque au commencement était le verbe. Avant les écritures.

Les dionysies méditerranéennes célébraient l'ivresse poétique lors de cortèges dansés, escortés de satyres. Des idoles d'un jour. On y exagère, on y blasphème, on y autorise aux héros divins des exploits extraconjugaux et meurtriers qu'on s'interdit à soi-même. La mythologie est immorale. Des familles déchirées génèrent des relations dramatiques et étranges. Pour un roi Renauld suédois, ou un Gengis Khan mongol, combien de seigneurs valeureux sans pays et plus grands que grands ? Conan le Barbare, le prince William, the King of Pop Michael Jackson et autres Prince nourrissent encore cette liesse populaire pour des êtres extraordinaires et poétiques. Dans la transmission afro-américaine aussi les exemples fusent de personnages magiques et légendaires. Jim Crow, John Hardy, Tom Dooley hantent les chants populaires et raffinés. Le folk.

La littérature orale ne peut être réduite aux bardes solitaires et serviles. L'homme a toujours voulu parlementer lui-même. Participer aux joutes. Les tragédies grecques étaient données dans des festivals poétiques où les choreutes relayaient le public dans une critique moqueuse et satirique. Des cérémonies africaines frôlent l'extase. Les rways berbères noient leurs poèmes amargés et leurs joutes ahwash (de confrérie) dans des musiques envoûtantes. Si les phrases sont communes aux différentes chansons, les introductions et les fins parlent de l'actualité présente. Les confréries soufis et bâuls (musiciens itinérants du Bengale) aussi mélangent pratiques religieuses et propos graveleux et politiques. Joutes populaires.

Ma mère me racontait les crieurs des rues d'Eindhoven en Brabant du Nord. Ils faisaient tonner leurs tambours pour alerter les habitants des meurtres commis dans des bourgs voisins. Avis à la population ! Le verbe servait aussi à exprimer l'exaspération dans des joutes de gueux. *Les Bourgeois (c'est comme des cochons)* part d'un dialogue endiablé entre étudiants endimanchés qui *swanzent* (blaguent). Ils se narguent. Entre semblables. Les tensons (genre poétique dialogué du Moyen Age) gasconnes aussi désamorcent les tensions sociales. Exprimer l'interdit.

Dans un match de tchatte et de slam, Claude Sicre, chanteur folklorique occitan, propose de défendre qui le haut, qui le bas d'une femme, dans une confrontation verbale tout en provocation. La harangue, le prêche, l'outrance politique et sexuelle font partie des traditions populaires. Un concours de bertsularis, ces jongleurs de mots basques, a rempli récemment un grand stade à Saint-Sébastien (Espagne). Oui, les joutes verbales sont toujours vivaces. Les séances de slam et de rap invitent les amateurs à rejoindre leurs grands frères pour en remettre une couche. C'est la littérature du pauvre. Qui dit improvisation, dit connaissance des codes et des gammes, bonne mémoire et acuité. Un art, une culture. Le *flow* n'est pas donné à tout le monde.

L'artiste est un concept occidental. Autobiographie d'autiste. Dans d'autres cultures, l'artiste est l' élu d'un jour. Il exprime les codes collectifs. Nourri, logé, il prend ce qu'on lui donne. Après, il retourne à ses tâches. Notre spectacle payant, avec décors et éclairages où on applaudit entre les passages, ne correspond pas aux cérémonies spontanées africaines ou asiatiques que les gens organisent eux-mêmes. Mariages, baptêmes, récoltes, changements de saison, arrivées de nouveaux venus sont des occasions de réjouissance collective. Famille, voisins, village, voyageurs. Le spectacle est dehors.

C'est dans cet esprit que les Amis du verbe ont été fondés en 2002. Les Amis du verbe ont fédéré bourgeois, paysans, ouvriers, instituteurs, élus et poètes pour animer bénévolement la société poétique. On a commencé par la Gascogne, terre d'accueil. Claude Nougaro à la fin de sa tournée *Fables de ma fontaine*, est venu repérer le site où se déroule le premier Festival du verbe pour y dire quelques "*cinémots*". Les Fabulous Trobadors, André Minvielle, Oxmo Puccino, Vincent Delerm, M, Mathieu Boogaerts ont emboîté le pas pour contribuer à ce laboratoire créatif du verbe. Mathieu Chedid y a dit ses textes, ceux de son père et de sa grand-mère, Andrée Chedid. Vincent Delerm, lui, y a fait une conférence drolatique sur les séries B de la télé.

Jean-Pierre Mader a fait son macumbarde. Une mamie, membre du Club des cheveux d'argent local, y a déclamé un rap de Joey Starr. Par coeur. Avec coeur. Interdites, ici, les lectures "intellichiantes". Ici, de la joute, de l'humour, de l'outrance, de la politique, du cul, de la harangue, de la bouffe et des ballades.

Le prétexte du Festival du verbe est d'orner de vers nouveaux des stèles poétiques. Stèles en grès du Périgord ou marbre de Carrare implantées le long des chemins et en ville. Ecrites par des festivaliers et amis du verbe. Quelques stèles ont été offertes aux villes de Toulouse, de Saint-Gaudens, de Liège et des bourgs aux détours de chemins compostelliques. Les enfants, slameurs et autres chineurs poétiques sont invités à concourir tous les ans. Une caravane anime les marchés du livre et autres vide-greniers pour conjuguer le verbe populaire. Jouteurs, slameurs, blagueurs, conteurs d'histoires, bonimenteurs animent déjà naturellement les marchés du monde.

D'autres places Djemaa El-Fna, cercles de cercles, Hyde Park Corners, ou autres exèdres pourraient être classés patrimoine culturel immatériel de l'humanité par l'Unesco. Parlements populaires. Des festivals de happenings ont bien prospéré pendant les années 1960 à Amsterdam, Berlin, Paris, New York, et autres hauts lieux de la culture pop. Allen Ginsberg, Jacques Kerouac et Dylan les ont enchantés de leurs talking blues. C'est l'inconscient collectif qui aspire à cette liesse.

Le festival Mythos à Nantes, le festival de Trois-Rivières au Québec et les Correspondances de Grigny préfigurent en 2000 la culture de fondation qui prévaut aujourd'hui. L'art y est dégusté par une élite intellectuelle en cocktail club. Le jazz aussi connaît ces fondations étouffant la création qu'elles pensaient servir. Résidences d'art triste. Reproductions sans âme. Manque de risque. Manque de lien social. Voilà qu'accourent les festivals de mots, festivals de lectures.

La lecture, le degré zéro du spectacle. Moyens pharaoniques, affiche de vedettes du cinéma et de la littérature mondaine, culture élitiste vendue clés en main à Bruxelles, Beyrouth et ailleurs. Délocalisation et sous-traitance. Comme les Francfolies, franchisées en Belgique, Ukraine et au Québec. La ville de Nougaro, des Zebda, Gold et autres Fabulous Trobadors, réduite à messe de lectures devant des publics éteints.

Toulouse aurait pu honorer la parole parlée ou chantée au milieu d'un terroir de troubadours et de tchatcheurs. Que nenni. De gauche ou de droite, le personnel politique et culturel est incapable de susciter quelque création populaire. YouTube, "Star Academy", "Nouvelle Star" et autres karaokés mondiaux ont pris le relais de ces festivals chers et stériles.

L'envie de chanter et de dire reste intacte. Et le succès des mots croisés et autres jeux de l'esprit prouve que le peuple n'est pas si inculte que ça et qu'il continue à jouer avec les mots. Néanmoins, les artistes de variété amateurs, professionnels et poètes en herbe se retrouvent orphelins. La culture de l'écrit ignore ses origines. Orales. Peuple parle.

Dick Annegarn

PORTRAIT DICK ANNEGARN



Né aux Pays-Bas, le chanteur ne cultive pas ses racines.
Il aime déménager et voyager, des Pyrénées au Maroc.

Touriste textuel

Par **SABINE CESSOU**
Photo **MATHIEU ZAZZO**

D'apparence débonnaire, en gros bonnet par cette froide matinée d'hiver, il arrive dans un café bobo du XI^e arrondissement parisien, proche de sa maison de production. «*Ich liebe dich, Sabine*», dégaîne-t-il le premier. «*Une vieille chanson allemande*», précise-t-il. C'est bête, on aurait aimé lui faire comprendre à peu près la même chose, en deux ou trois questions d'échauffement. Un vieux de la vieille, le papa du *Bébé éléphant* ? On l'aborde a priori comme quelqu'un de rare et cher, poète folk rugueux et marrant qui s'est éclipsé au beau mitan de son succès, à la fin des années 70. «*J'ai longtemps vécu sur une péniche pourrie dans les villes pourries, pardon, "villes fleuries" de la banlieue de Paris*», raconte-t-il. Il n'a aucun effort à faire pour écrire ses textes, qui tordent gentiment le cou, parfois, à la langue française. Dick Annegarn parle dans la vie comme dans ses chansons, avec un léger accent.

Adulé par les chanteurs français, M. Christophe, Arthur H et les autres, qui lui ont déjà rendu hommage, il continue de faire ses disques mais vit toujours en retrait. Depuis quelques années, il habite au pied des Pyrénées, entre deux séjours au Maroc et son pied-à-terre de Toulouse. Question de choix chez lui. Il ne s'est jamais habitué aux flashes, au show-biz,

à la pacotille. Un peu nerveux, il aligne les blagues avant la séance photo, puis se met à transpirer au moment de la pose, malgré la fraîcheur matinale.

Pour les besoins de *Folk Talk*, son dernier disque, reprises acoustiques des vieux tubes de sa jeunesse (*Careless Love*, *The House of The Rising Sun*, *Love Me Tender*), il essaiera d'être sage, le temps de l'interview. Quel effet lui fait Paris ? «*Un concert d'arrogance et de commerce qui m'a un peu gonflé*». Il y débarque en 1972, à 20 ans, d'abord dans une chambre de bonne de l'avenue Wagram, prêtée par la mère d'un ami. «*Je ne tenais pas debout dans cette chambre mais j'étais près de la Maison de la radio, du Centre américain et des Champs-Élysées*». Une avenue où il chante dans les restos, sur le trottoir, dans le métro. «*Ça m'a donné envie de ne plus être underground...*» C'est à Paris qu'il écrit son grand tube, *Bruxelles*, hymne d'amour à la ville où il a grandi mais qui n'a pas fait de lui le Belge que l'on croit. Pourquoi a-t-il choisi Paname, alors que Londres ou Amsterdam lui tendaient les bras ? «*Il y a ici un terreau plus propice à l'étude, à l'éclosion*», répond-il.

Ado, il baignait déjà dans la «*schizophrénie polyglotte*» de ses amis d'aujourd'hui. À l'époque de Pink Floyd et de Genesis, il préférait Big Bill Broonzy, Bob Dylan, Miles Davis. Dick Annegarn se fiche éperdument d'être pris pour un chanteur belge. «*Moi, je suis un Nolandais de Noland. Ça n'a*

pas beaucoup d'importance.» Il va une fois par an aux Pays-Bas, où il est né, n'a pas grandi mais dont il garde le passeport. Il veut «*voir comment ça se passe là-bas*», mais n'éprouve aucune sympathie pour «*cette boutique de la social-démocratie qui ressemble à une grande Fnac, assez déprimante*». Aucun rapport avec le plat pays, donc, en dehors de ses parents, qu'il vouvoyait avec distance et respect, comme on le fait encore dans les maisons bourgeoises du Brabant. La mère, femme au foyer, originaire de la ville industrielle d'Eindhoven, chantait pendant le repassage. Le père, mort le mois dernier, était un fonctionnaire du Marché commun. Un ancien séminariste qui ne fut pas curé, ayant rencontré sa femme à Londres, pendant la résistance à l'occupation allemande. L'image d'un pays libéral, ouvert, tolérant, est à mille lieues de son expérience des polders. «*Là-bas, tout le monde se regarde un peu de travers. Le racisme, je l'ai vécu dans ma famille... La Hollande, c'est comme l'Estonie, ça fait partie des pays un peu subalternes. Moi, je suis un ethnocentriste obamiste.*»

De son village gascon, Dick Annegarn regarde la montagne comme un paysage chinois. «*J'ai acheté la maison avec mes oreilles. Le niveau de bruit s'est effondré. Sans être vraiment mystique, j'aime le souffle.*» Chez lui, il n'écoute pas beaucoup de musique et ne chante guère. Néerlandais, ça ne veut peut-être rien dire pour lui, mais curieusement, allez savoir pourquoi, il aime les paysages et les gens un peu austères, voyage beaucoup, de préférence en voiture pour les longues distances, sinon en moto, et parle quatre langues, dont le berbère, pour cause d'amitiés marocaines. Dans son disque *Soleil du soir*, il s'est mis dans la peau de Vincent Van Gogh,

pour parler à son frère Théo. «*Vincent, je l'aime beaucoup, dit-il. C'était un prêtre-ouvrier, un fils de pasteur qui a n'a pas pu être curé parce qu'il ne connaissait pas le latin, mais qui a été moine. Il cherchait dans la rusticité une certaine sainteté. Il a sacrifié sa vie à la peinture, qu'il bouffait dans ses tubes. Périodiquement, je mords ma guitare. La résonance traverse les dents, les os.*» La comparaison s'arrête là. Dick Annegarn, bon maoïste, aime l'inconfort des champs de riz, de blé, sans perdre l'œil autocritique : «*Il y avait une âpreté, une maigreur, une rudesse chez Vincent, comme chez Rimbaud ou Woody Guthrie. Moi, je ne suis pas gêné de mon ventre. J'ai une certaine "grassité" brabançonne.*»

Dick Annegarn, qui vit seul avec ses deux chats, ne parle pas beaucoup de ses amants, ni de son homosexualité, mais plutôt de son amour pour le Maroc, son ailleurs, où il se rend plusieurs fois par an depuis qu'il a traversé pour la première fois l'Afrique du Nord en break, en 1986. Près d'Essaouira, il partage une maison avec son ami Mohand, musicien berbère. Il devance la question : «*Au Maroc, je n'ai jamais eu d'amant. Je ne suis pas un touriste sexuel, mais un touriste textuel. Les yeux, les mains, manger ensemble, ça peut être beaucoup plus fort que tirer un coup.*» Il aime la misère joyeuse de la campagne marocaine, où il se sent accepté, en dehors de toute considération sur son portefeuille. «*J'ai été très bien accueilli au Maroc quand j'étais en difficulté financière, quand je vivais sur ma péniche pourrie à Noisy-le-Grand.*» Traverser une rue d'Agadir main dans la main avec la sœur de Mohand, partager un repas en grande tablée, il ne lui en faut pas plus, dit-il, pour être heureux.

Est-il de gauche ? «*Ah ! lâche-t-il, comme déçu et étonné. Je suis très critique...*» Aujourd'hui, tout Européen qu'il est, il n'a pas le droit de vote en France, en dehors des municipales. A ceux qui lui conseillent de se faire naturaliser, il répond : «*Non ! Pas tant que les Français accueillent mal leurs étrangers.*» Aime-t-il encore ce pays ? «*Supposons que non, je peux rester quand même ?*» Le plus français des Néerlandais, pragmatique, garde un beau zeste de l'esprit du protestantisme : «*Disons que j'ai créé une petite entreprise avec les Français autour de la chanson. C'est un couple qui n'est ni éternel ni permanent, mais si vous me tolérez, je veux bien rester.*» Il a froid, tout d'un coup, et veut bien quitter cette petite table près de la fenêtre, où la lumière de Paris ne tombe pas à l'oblique, comme sur les toiles de Vermeer. ◆

EN 10 DATES

- 1952** Naissance à La Haye (Pays-Bas).
- 1974** *Sacré Gérianium*.
- 1975** *Mireille*.
- 1980** *Ferraillages* (live avec Robert Pete Williams).
- 1997** *Approche-toi*.
- 1999** *Adieu verdure*.
- 2005** *Plouc*.
- 2006** *Le Grand Dîner*, tribute à Dick Annegarn.
- 2008** *Soleil du soir*.
- 2011** *Folk Talk*.



Dick Annegarn invente une belle définition du folk : “C’est la beauté des pauvres qui chantent que tout va bien.” Et tout va bien quand il chante, d’une voix cabossée, des classiques du folk américain.

Le nouvel album de Dick Annegarn s’appelle *Folk Talk*. Et du folk, Dick Annegarn en parle : *“Le folk n’a pas de pays, pas d’époque, pas de race ni de supériorité. C’est une transmission : on ne connaît plus l’auteur, la chanson appartient à ceux qui l’ont interprétée. Le folk admet, et même demande, qu’on y mette sa touche personnelle. C’est plus beau que le style : c’est l’émigration, c’est rude, c’est la beauté des pauvres qui chantent que tout va bien, qu’il y a de l’or alors qu’on est dans la merde. C’est une transcendance populaire : par le chant, on rend plus belles des choses qui sont profondément misérables. Les mélodies sont des épures, trois ou quatre notes, on ne sait pas d’où elles viennent et elles dureront bien au-delà de nous.”*

Parce qu’il est, depuis un an et quelque, docteur honoris causa de l’université de Liège, on se dit que Dick Annegarn pourrait donner des cours magistraux, vraiment magistraux, sur l’essence des musiques populaires.

Mais parce qu’il est d’abord chanteur, il préfère les travaux pratiques. *Folk Talk* est un album de reprises de classiques du songbook folk-blues américain, des vieilles scies qu’on croyait émoussées : *Fever*, *Saint-James Infirmary*, *The House of the Rising Sun*, *Black Girl*, *Georgia on My Mind*, *Love Me Tender* et une poignée d’autres.

L’a priori est circonspect : comment peut-on chanter *Fever* après Peggy Lee, *Love Me Tender* après Elvis, *Georgia on My Mind* après Ray Charles ? *“Je me retrouve en concurrence avec Odetta et Hank Williams”*, rigole le grand Dick, sans forfanterie. Lui peut : ces chansons éternelles, il les connaît depuis toujours. Elles ont coulé dans son gosier et bercé sa vie, même sur les cahots. S’il a bien raison de les chanter aujourd’hui, c’est parce qu’il a assez vécu pour atteindre le millésime d’un vrai bluesman cabossé.

Et aussi parce qu’il a trouvé un sésame : il y a trois ans, pendant l’enregistrement de son album précédent (*Soleil du soir*) à New York, Dick Annegarn s’était offert une guitare Gibson de 1931, un vrai instrument de bluesman légendaire, la même que Robert Johnson. Pour enregistrer *Folk Talk*, Dick Annegarn a pris sa guitare et il est reparti en Amérique (Los Angeles), à la rencontre de l’ami Freddy Koella (qui a produit l’album) et de Dorene et Yadonna, deux choristes de La Nouvelle-Orléans.

Certes, on entend bien la vibration profonde de sa guitare magique. On reconnaît (parfois de loin) les chansons totems du folk américain, et on s’amuse à comparer son interprétation avec d’autres versions. Mais le plus beau dans ce disque, c’est le chant, la voix puissante, mouvante émouvante, de l’animal Annegarn, cette rocaille d’avalanche recouverte d’une mousse vivace, prête à s’enflammer. Quand il chante *Fever*, la température monte. Quand il chante *Worried Man Blues*, il parle de sa vie. Quand il chante *This Train*, on a envie de monter en gare de Clarksdale. Et quand il chante *Ox Driver’s Song*, c’est lui-même qui commente : *“Pour moi, le monde est une grande plaine dans laquelle je chasse les bisons. Je chante et je suis un cheval.”*

Après un *Soleil du Soir* déjà teinté blues, **Dick Annegarn** retourne aux sources de la musique avec l'excellent *Folk Talk*. Nous avons donc profité de l'occasion pour discuter avec ce personnage à part dans notre paysage musical, qui devient lyrique dès qu'on lui parle de blues...



DICK ANNEGARN

TALKIN' BLUES

Parle-nous de la Gibson L-00 que tu arbores sur la pochette...

Je n'ai pas une grande connaissance des guitares vintage : j'ai toujours joué sur des Yairi, des Epiphone électriques, des guitares un peu kaput... En allant à New York enregistrer *Soleil du Soir* avec **Freddy Koella**, je suis allé dans le magasin de **Matt Umanov**. Je voyais des Martin à 45.000 euros dans des vitrines... Et puis, ils avaient cette L-00 de 1933 et j'ai reconnu la guitare de **Robert Johnson**. Elle était en piteux état et je n'arrivais pas à imaginer le son qui allait en sortir. Ils m'ont annoncé le prix et je me suis évanoui (*rires*), mais c'est une guitare qui me parlait, pleine de médiums et de réponse. J'ai vidé tous mes comptes, j'ai fait des pieds et des mains pour me la payer, c'est un acte d'amour ! Depuis, **Alain Quéguiner** m'a fait deux séries d'ajustages. Le manche est creusé au niveau des deux premières frettes, j'ai changé les mécaniques et elle a une excellente tenue d'accord. Il y a bien eu des rééditions, mais elles n'ont rien à voir...

Il y a eu un moment d'alchimie, c'étaient des guitares de musiciens, pas très chères et avec peu d'ornements.

Tu n'as pas peur d'utiliser une rareté pareille en concert ?

Si tu savais... Je la prends sur mon dos en moto ! J'ai fait monter un Fishman au niveau du sillet et un micro Schoeps XLR : sur scène, j'ai donc un son proche de la lutherie de la guitare.

Pourquoi avoir enregistré aux États-Unis chez **Freddy Koella** ?

Un Américain ça n'existe pas, c'est une somme de **Willy DeVille**, de **Bob Dylan**, de **Woody Guthrie**, de **Bukka White**, de **Muddy Waters**... **Muddy Waters**, on dirait un Pakistanais ! L'Amérique est un pays de rencontres, un pays d'immigrés. **Freddy Koella** est donc un Alsacien de Los Angeles. Sur *Soleil du*

Soir, **Freddy** a joué sur les résonances, avec des guitares très timbrées. Il m'a montré que les grooves ne sont pas les mêmes ici et là-bas, l'approche n'est pas la même à Pigalle et dans un magasin de musique des États-Unis... Je suis allé à Los Angeles pour rencontrer des chanteuses de la Nouvelle-Orléans, pour chercher cette autre approche de la musique. J'ai bossé avec **Freddy** sur des morceaux que j'avais commencés à Saint-Rémy-de-Provence et que j'avais un peu ratés. Le même bout de bois et le même chanteur ne donnent pas la même chose ici et là-bas. **Freddy** m'a reçu dans une maison assez simple, façon Allemagne de l'Est, dans son studio avec du matériel vintage. Son Neumann M69 ne marchait pas, il a donc utilisé un autre Neumann, un couple d'AKG et voilà ! La première prise était généralement la bonne,

nous n'étions pas prêts à faire douze versions par chanson. On a peu discuté les morceaux en aval : il m'a aidé à faire un album blues folk pour les Français et surtout blues folk pour le monde entier, un disque honnête. *Koella* est très fort pour épurer les morceaux. Ce sont des textes allégoriques, quasiment bibliques : quand ça parle d'érotisme, c'est pudique, c'est évocateur sans être vulgaire... Ces chansons avaient déjà passé plusieurs continents avant d'arriver entre nos mains. Ce sont des chansons du répertoire que je chantais quand j'avais seize ans, que je connaissais depuis des dizaines d'années...

Tu es revenu à « Black Girl » alors que *Cobain* l'avait changé en « My Girl » sur l'*Unplugged* de *Nirvana*...

Moi je connaissais la version de *Josh White* et *Lightnin' Hopkins*, qui est assez heurtée et moderne. Je ne sais pas si c'est de la pudeur raciale : *Cobain* avait des problèmes avec sa nana et elle était blanche. Il était dans un psycho trip assez morbide, donc il avait suffisamment de sources dans sa propre misère pour chanter comme ça. On peut détourner : le blues pur n'existe pas, chaque bluesman rajoutait son couplet. Le peuple originel n'existe pas, le blues originel non plus ! C'est une adaptation permanente... C'est un blues suisse : je n'ai jamais vu autant de misère qu'à Lausanne... « *In the pines, in the pines, where the sun never shines* » (dans les pins, dans les pins, où le soleil ne brille jamais) : les Hippies défoncés dans les parcs de Genève ne voient pas le jour... J'aurais pu chanter ça à un frère hippie défoncé de Genève. C'est une chanson sociale...

Quelle est ton approche du blues ?

Le blues est extrêmement complexe. Ceux qui considèrent que ça se limite aux douze mesures sont bien en deçà de cette complexité. J'ai enregistré un disque avec *Robert Pete Williams* (*Ferraillages*, en 1980), et ses petites chaussures laquées font des rythmes dingues, des rythmes vaudous que l'on ne peut pas transcrire. Le blues est un

« Le blues est un esprit, l'esprit d'une nouvelle science, d'une richesse harmonique inépuisable. »

esprit, l'esprit d'une nouvelle science, d'une richesse harmonique inépuisable.

La référence à *Robert Johnson* sur ta pochette est un choix conscient ?

Bien sûr. Je me rends compte que ma carrière est un peu basée sur la prétention de l'auteur compositeur qui est de créer des chansons, mais je suis né en bluesland et en folkland. Je dois mes hommages à ces ingénieurs, qui étaient beaucoup mieux habillés que moi à leur âge ! Le photographe m'a prêté ce costume à rayures et on s'est rapproché d'un portrait de la bluesologie de *Crumb*.

Considères-tu cet album comme un à-côté de ta discographie ou comme une étape à part entière ?

C'est une boucle : je suis arrivé à Paris en chantant « *Hesitation Blues* », « *Nobody Knows When You're Down*

and Out » et « *Keep Your Hands Off Her* ». *Folk Talk* est le disque que je n'ai pas enregistré à mes débuts ! C'est un retour aux sources qui m'ont possédé, qui m'ont alimenté y compris dans mes chansons d'auteur compositeur.

Ton jeu en fingerpicking sur « *Don't Think Twice It's All Right* » est impressionnant...

Dylan était un slammer, il faisait du talking blues et il faisait aussi parler sa guitare ! Je suis souvent seul et il faut que ma guitare me parle ! La vélocité, c'est autre chose... Le picking est une combinaison, il y a une petite agilité, mais c'est plus un flow, une fluidité... « *Don't Think Twice It's All Right* », c'est trois accords, comme *Yves Duteil*, mais ce sont les accents et les oscillations qui permettent d'imbriquer ce talking blues là-dedans !

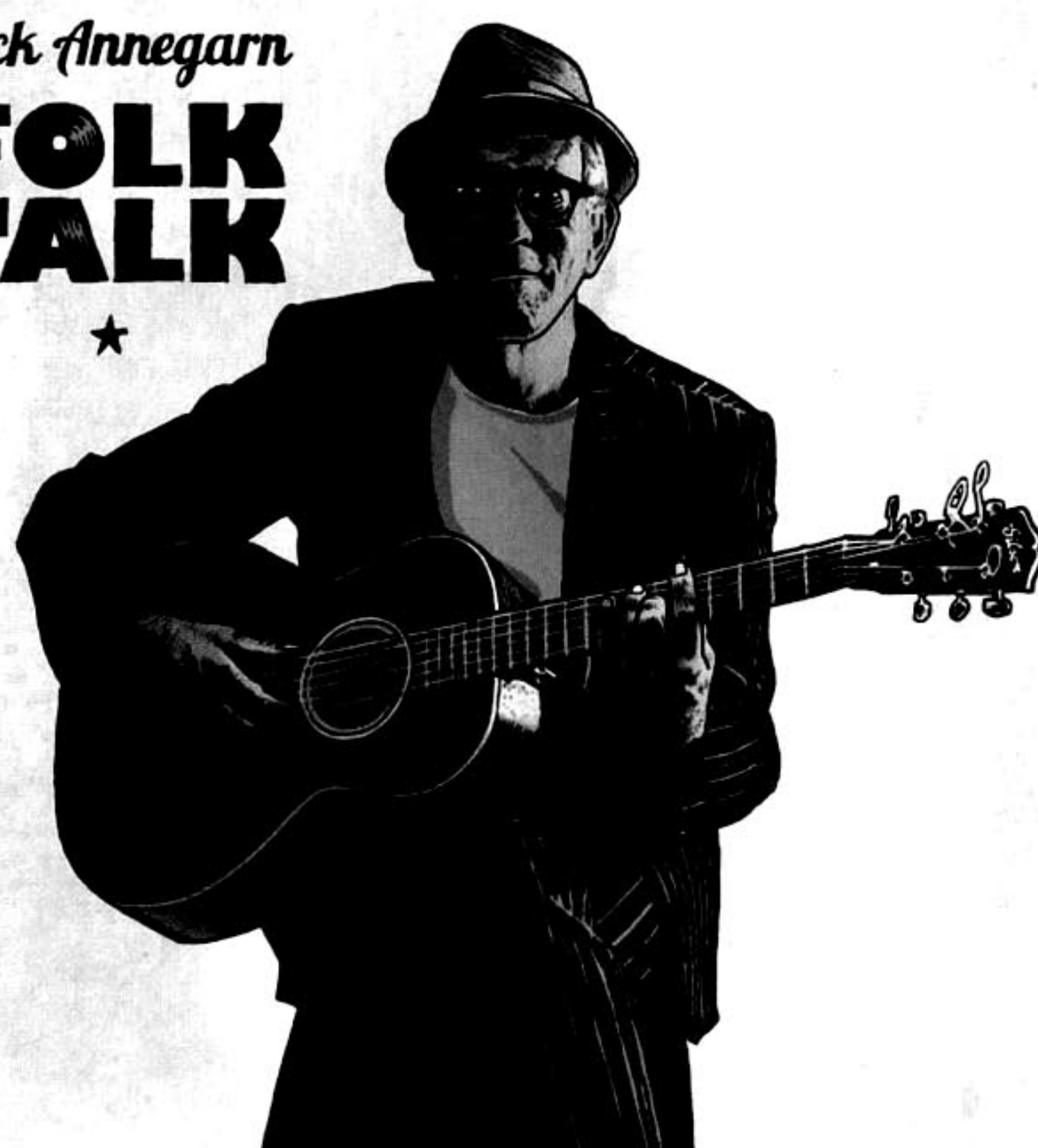
Julien Bitoun



L'ALBUM DU MOIS

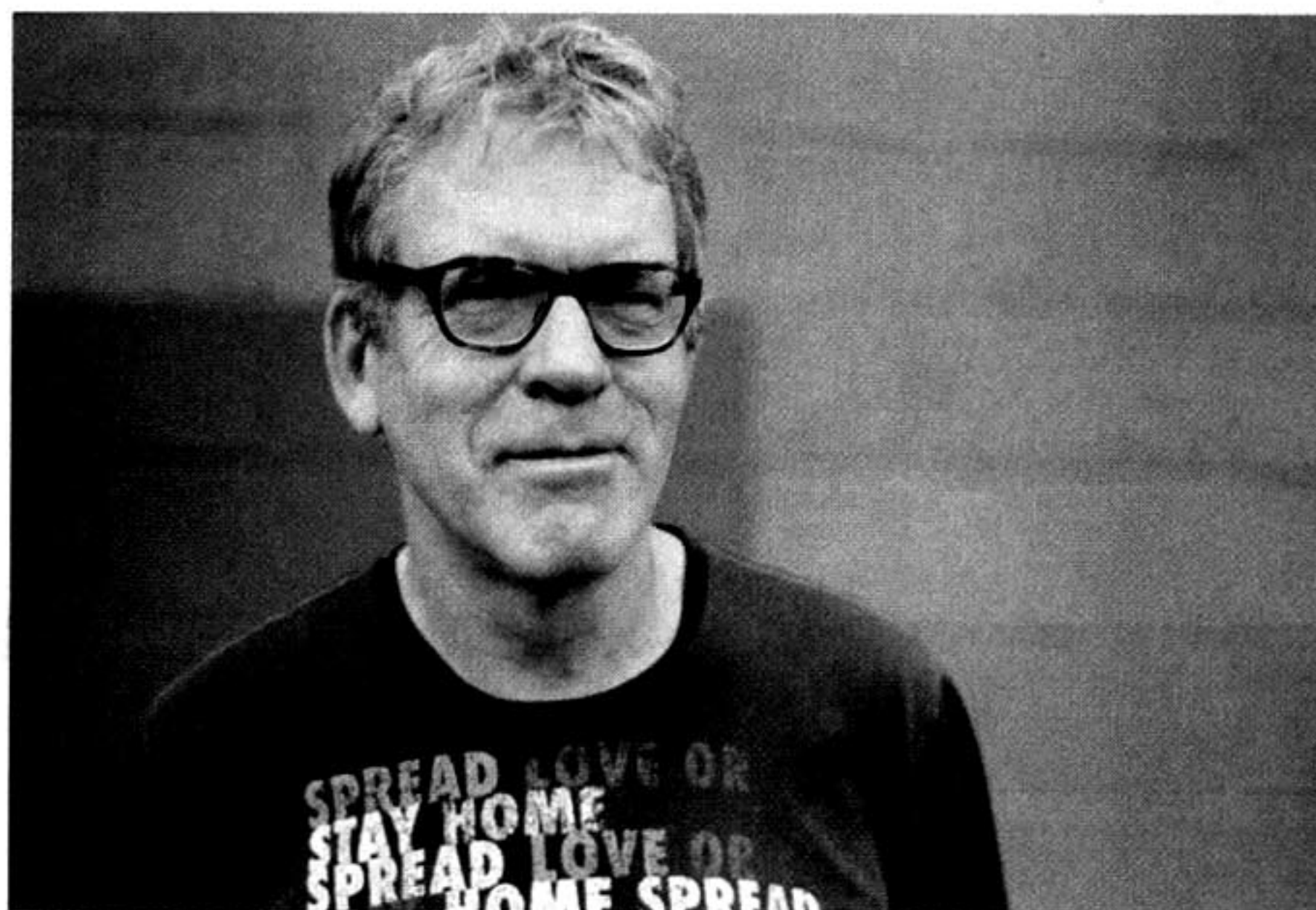
Dick Annegarn
FOLK TALK
Tôt ou Tard

Dick Annegarn
FOLK TALK



Le Néerlandais-Belgo-Français **Dick Annegarn** est un homme discret, mais un talent comme le sien ne pouvait pas passer inaperçu bien longtemps... Singer/songwriter depuis 1973, ses chansons ont influencé plusieurs générations d'auteurs et il représente une forme de crédibilité underground peu commune dans le milieu de la chanson. Jamais à court d'idées originales, **Dick** est revenu aux sources de sa musique (de toutes les musiques actuelles ?) avec ce magnifique *Folk Talk*, qui lui a été inspiré par une guitare : une petite Gibson vintage dégottée aux États-Unis, dans laquelle il a retrouvé toutes ces chansons qui appartiennent au patrimoine de la chanson populaire. Pour les réenregistrer sous la meilleure forme possible, **Dick** est allé chez **Freddy Koella** (lui aussi interviewé dans ce numéro) à Los Angeles, et ce dernier a su coller parfaitement à l'ambiance roots et intemporelle que cherchait **Annegarn** : les instrumentations ne se compliquent jamais au-delà des voix, de la guitare et des percussions éventuelles ou de très légers ajouts (une mandoline sur « Down In The Valley », un banjo sur « Worried Man Blues »), mais l'ambiance est telle, qu'à aucun moment on ne regrette cette nudité. Première constatation : **Dick** joue magnifiquement bien et sa maîtrise d'un fingerpicking lumineux brille tout particulièrement sur le « Don't Think Twice It's All Right » emprunté à **Dylan**. Mais sa voix est bien entendue au centre des toutes les attentions ici et la simplicité des orchestrations

lui permet énormément de nuances. Il hurle parfaitement sur « Fever », et traîne de la patte sur son paresseux « Black Girl ». Des chœurs féminins viennent prêter main forte à **Dick** sur certains titres, et surtout sur l'ouverture de l'album : « Careless Love » n'a rien d'autre que du tambourin et des voix. Ce titre annonce la couleur en terme de choix de répertoire, puisqu'il s'agit d'un traditionnel d'origine inconnue, qui est devenu un standard jazz



et blues repris par à peu près tout le monde (**Elvis**, **Janis**, **Dylan**, **Madeleine Peyroux** qui en a tiré le nom de son troisième album, et avant eux **Blind Boy Fuller** ou **Lonnie Johnson**). La guitare fait ensuite une apparition très fine et sensuelle sur « Fever », le tube R&B des années 50, repris notamment par **Elvis** et **Madonna**. Le très ironique « Little Boxes » est le titre le plus récent du disque, puisqu'il a été chanté en 63 ! Le « Black Girl » de **Leadbelly** retrouve aussi son titre original dans la bouche de **Dick**, après être devenu « My Girl » pour **Nirvana**.

DES TITRES REAPPROPRIÉS

L'album enchaîne les standards avec des interprétations qui ne tombent jamais dans le pilote automatique, et on sent bien que la sélection des titres a été faite par un passionné qui s'est suffisamment plongé dans les innombrables versions existantes, histoire de proposer quelque chose de personnel en connaissance de cause. *Folk Talk* se clôt sur le gospel « Oh What A Beautiful City », qui était aussi un grand moment des derniers concerts de **Robert Plant** avec son projet **Band Of Joy**. Les grands esprits se rencontrent...

Enfin, détail d'importance, le dessin de pochette est un hommage évident au dessinateur **Robert Crumb**, qui, en plus d'avoir signé la pochette du *Cheap Thrills* de **Janis Joplin**,

a aussi sorti un livre intitulé « R. Crumb's Heroes of Blues, Jazz & Country », dans lequel il croquait déjà **Blind Willie McTell** ou **Blind Lemon Jefferson**, guitares en main. On ne pouvait donc rêver meilleure pochette pour placer **Annegarn** dans cette illustre lignée des chanteurs d'histoires, qui nous racontent l'humanité avec six cordes en main.



Bertrand Dicale



Dick Annegarn, l'Américain

Reprise des répertoires folk et blues

Paris 11/02/2011 -

Un an après *Soleil du soir*, Dick Annegarn sort un disque de reprises de grands classiques du folk et blues intitulé *Folk Talk*. Un hommage très personnel à la culture populaire américaine, qui sonne comme un retour aux sources.

Saint James Infirmary Blues, Down In the Valley, Georgia on my Mind, Worried Man Blues, Ox Driver's Song... Quatorze chansons qui composent une sorte de condensé de la culture folk et blues des États-Unis. Avec *Folk Talk*, Dick Annegarn, le plus français des Néerlandais se transporte dans une des sources majeures de la musique occidentale d'aujourd'hui en explorant à son tour le *songbook* inépuisable de la chanson populaire américaine. *"Je chante la moitié de ces chansons depuis trente ou quarante ans sans texte, sans partition et même sans guitare. La transmission, le passage, l'oubli, ça m'intéresse vraiment. Que reste-t-il d'une chanson quand on l'a oubliée ?"*

Il ne cache pas que l'idée d'enregistrer *Folk Talk* est venue du directeur de son label, Vincent Frèrebeau : *"Il m'en parle depuis 1998 au moins. Quand je vais dîner chez lui et que je prends la guitare, je chante du folk et du blues. Ce sont plus mes sources que Georges Brassens. J'ai grandi avec Nina Simone, Bob Dylan, Woody Guthrie, Bukka White. Adolescent, j'ai vu John Lee Hooker et quelques autres au théâtre 140 à Bruxelles, à une époque où on voyait en Belgique plus d'artistes américains que de chanteurs français."* Et il rappelle que *Bébé éléphant*, un de ses premiers succès, à l'aube des années 70, lui a été inspiré par une chanson d'un Américain croisé à Bruxelles.

Il chante la tradition populaire mais aussi des œuvres de grands créateurs et interprètes comme Bob Dylan (*Don't Think Twice, It's Alright*) et Elvis Presley (*Love Me Tender*), avec toujours la même liberté dans l'approche des chansons et du chant. À propos de ces grands créateurs, il aime jouer sur les sens du mot *vol* : *"Ils ont emprunté aux racines, mais ils ont aussi cherché un envol – ils ne se gênaient pas pour ajouter un couplet ou pour couper ici ou là. Dans House of the Rising Sun, mon interprétation est autant une signature que les paroles elles-mêmes – j'y ai mis des méliques arabisants ou yiddish. J'ai du mal à chanter comme les originaux. C'est une réappropriation que je revendique. C'est aussi un disque pour voyager. Je ne voulais pas un disque de faux cowboy ou de faux Noir que je ne joue qu'en France. J'ai opté pour un petit côté wacky, cinglé, personnel."*

Un chanteur francophone

Et, de fait, on reconnaît vraiment Dick Annegarn dans chacune des chansons de *Folk Talk*, même si l'instrumentation est strictement folk et le répertoire, profondément enraciné dans l'Amérique. Guitare acoustique, presque rien de percussions, deux choristes çà et là, et sa voix rocailleuse, vibrante, ductile, rugueuse et lyrique à la fois. *"J'avais commencé à enregistrer à Saint-Rémy-de-Provence mais j'étais un peu ankylosé. Nous avons tout refait et tout fini à Los Angeles chez Freddy Koella. 'Dès l'aérogare, j'ai senti le choc' (il cite Nougayork, de Claude Nougaro) : là-bas, le drive, le swing, l'accent tonique, la niaque, rien n'est pareil. Et nous pouvions avoir pour les chœurs des chanteuses de la Nouvelle-Orléans, qui m'ont franchement envouté."* Pour la tournée, il va partir avec deux choristes antillaises. *"Pendant des années, mes musiciens étaient gascons. Ça va changer d'ambiance, ce côté créole des filles de l'Amérique centrale..."*

Il aime que les textes de ces chansons américaines soient parfois d'une simplicité troublante : *"Il y a des ondes de signification, des sens cachés qui s'entendent entre les mots. Il n'y a pas de dictionnaire pour ces chansons. Il faut en donner une signification, qui n'est pas forcément universelle. Notre folk n'est pas américain. Il est mondialiste, obamiste. De toute façon, même nos compositeurs européens sont des voleurs : Bartok et Varèse ont pris des mélodies chez les illettrés. Ici, j'honore une infime partie de nos racines. Il y a des circulations incroyables dans la musique. Je me souviens avoir chanté Le Roi Renaud à mes amis berbères au Maroc ; il leur semblait que c'était une chanson de chez eux."* Les racines ? Quant à lui, il va aussi publier, le 19 mai, un recueil de ses textes de chansons, *Paroles* (éd. Le Mot et le Reste), *"ce qui confirme que je suis toujours un chanteur francophone"*.

Publié le 30/01/2011 11:33 | **Propos recueillis par Yves Gabay**

Du 04/02/2011 au 12/02/2011

Dick Annegarn : "Toulouse, c'est la capitale de la chanson"

Q ZOOM



Dick Annegarn, chanteur. Photo DDM, Frédéric Charmeux.

Dick Annegarn a un début d'année bien chargé. Il est l'invité d'honneur du festival toulousain « Détours de Chant ! » où il chantera le vendredi 4 février avant d'aller le lendemain prêcher la bonne « parole parlée » à la Médiathèque. Il sort le 7 février un album de reprises blues, « Folk Talk » et publiera bientôt l'intégrale de ses textes ! Il sera à la Fnac Wilson de Toulouse le 12 février. Rencontre apaisée avant un marathon dont on se régale déjà !

Voyageur et polyglotte, le chanteur Dick Annegarn a vécu un peu partout avant de poser ses valises et sa guitare en Haute-Garonne, entre Laffite-Toupière la rurale et Toulouse l'agitée. Les lieux hantent ses chansons (Bruxelles, Coutances...) et il hante les lieux qu'il visite : il est citoyen d'honneur à Bruxelles, docteur Honoris Causa à l'Université de Liège... Un parcours singulier et

libre qui reflète une œuvre, elle aussi, en perpétuel mouvement.

Les endroits semblent guider vos pas, votre inspiration...

Oui, mais il y a des endroits nuls, aussi ! « Vesoul, je te préviens, je n'irai pas plus loin ! » On est des chiens : on pisse dès qu'on sent qu'un autre a pissé là ! Le Bruxelles de Brel était « bièreux », attirant - alors on y va, on regarde, on ajoute son pipi. Un lieu, on en est marqué, et on le marque. Dans mes chansons, j'invente des personnages - des extensions de moi -, et je les relie à des endroits. Toute rupture est source d'énergie : quand je voyage, je vois, je sens des choses, je me crée des mythologies imaginaires et personnelles.

Vous avez consacré à Bruxelles une de vos plus belles chansons. Quel rapport avez-vous aujourd'hui avec elle ?

Bruxelles est trahie... Comme un chien se méfie de l'alcool, je me méfie de Bruxelles, où cohabitent une espèce de bonhomie et une violence extrême, une violence mafieuse. Dehors, c'est la fête, mais à la maison, ça cogne... La chanson, « Bruxelles », je ne voulais pas la sortir au début, je trouvais que c'était trop beau pour Bruxelles... Cela dit, c'est aussi la ville où j'ai découvert la pop, le blues, le jazz...

Quand êtes-vous arrivé à Laffite-Toupière ?

Il y a dix ans. J'ai d'abord quitté Paris, trop chère, pour Lille. J'ai connu des lieux un peu misérables - entre misérables, on l'est moins. Quand j'ai signé chez « tôt Ou tard », j'ai dit à Josette, ma bonne du curé : je me taille ! Laffite-Toupière, c'est le luxe pour un Lillois ! Cette région, c'est le point de départ et, j'espère, celui d'arrivée.

Pourquoi ici ?

C'est la « société poétique » de Claude Sicre qui m'a amené ici. Pour moi, Toulouse est la capitale de la chanson. Zebda, Nougaro, Sicre, Gold, Mader, le slam... Il y a ici une vraie niaque. J'ai créé mon festival « Les Amis du verbe » comme un festival de joute, de parole parlée, avec des vieux, des jeunes, des slameurs... Claude Nougaro est venu l'inaugurer. Je lui avais demandé de parler du festival, il m'a dit : « Non, je parle pas, je viens ». On y a reçu M, Vincent Delerm... Car les châteaux cathares n'étaient pas seulement des endroits où l'on se faisait égorger, on y chantait aussi ! J'aime cette région, ses fêtes rurales. J'ai ma serviette chez mes voisins : ce sont des dieux ruraux, un couple délicieux. Elle va chercher ses patates, lui va pousser ses chevaux d'un champ à l'autre. Il fait de l'écobuage et moi aussi ! J'ai une ferme, un tracteur, quatre hectares de bois. Je suis bien occupé. C'est pas toujours la joie : les crédits, les machines qui ne marchent pas, l'hiver est une grosse galère, la canicule aussi. On peut aimer la terre et en souffrir. Il savent que je suis chanteur : parfois ils sortent leurs productions, et moi les miennes. En Gascogne, les marginaux et les néo-ruraux sont bien accueillis.

Vous avez aussi un pied-à-terre à Toulouse...

Je suis Toulousain - j'ai offert à la Ville une superbe stèle qui est encore aujourd'hui dans les « caves du Vatican », cela m'attriste un peu... Je participe à la vie citoyenne, par la culture qui fait partie des droits de l'homme. J'ai un rapport difficile avec la ville - je préfère la campagne. Toulouse, pour moi, c'est la banlieue de Laffite-Toupière ! C'est une ville de transit pour amasser relation, travail et argent, et les mettre dans la cheminée, là-bas en Gascogne. J'aime la gouaille des Toulousains, on aime s'y frotter.

Le CD : « La geste Hilalienne »

« Il y a sur ce double CD des chants amoureux chantés par des confréries souffi. Le vieux chante et des jeunes lui répondent - c'est un peu ce qui m'arrive, non ? »

Le roman «le portail»

Le roman « Le portail », de François Bizot (Folio). « Prisonnier et torturé pendant trois mois par les Khmers Rouges, Bizot est face à son bourreau cambodgien, Douch. Un livre qui n'est pas univoque : la victime s'imaginer le temps d'un instant bourreau lui aussi, pour comprendre et échapper à son tortionnaire. »

«one man,one vote»

«Toujours pas de droit de vote, pourtant promis aux étrangers depuis plus de 30 ans par les gouvernements de gauche comme de droite. La France est bien en retard sur les autres pays européens sur ce sujet. « One man, one vote ! »

Depardieu, le folk et Raphaël

Dick Annegarn sort le 7 février un album de reprises folk, nues et envoûtantes. On retrouve au fil de ce « Folk Talk » (tôt ou tard) des chansons de Bob Dylan, Leadbelly, Louis Armstrong... Une belle réussite. Récemment, on l'a retrouvé en fossoyeur mal embouché sur le DVD du formidable « Mammuth ». «Benoît Delépine est venu me voir quelques fois en concert et m'a proposé ce rôle, se souvient-il. Je nous revois, Depardieu et moi au bord du trou, on s'est marré! C'était bref, mais pas facile : il fallait que je domine ces 140 kilos de mon petit monticule! » Par ailleurs, Dick a offert le texte de « La Locomotive » à Raphaël pour son album « Pacific 231 ». « Il en a l'air heureux. Il m'a dit: «Tu sais, Dick, ce texte, Locomotive, m'a donné l'allant de tout l'album.» L'autre jour, je lui ai offert un livre sur les locos que j'ai trouvé à côté, au marché Saint-Aubin... »

> ACTU

• **DRÔLE DE CIRQUE!** La seizième édition du festival "Nez Rouges" aura lieu du 8 au 19 février à la salle Altigone de Saint-Orens-de-Gameville. À l'affiche cette année : Le Lido, Simili Circus, Buffo de et avec Howard Buten, Amédée Bricolo, Les Acrostiches... Programmation complète et réservations au 05 61 39 17 39 et www.altigone.fr

• **SALON ÉTUDIANT.** Le huitième "Salon Studyrama de l'Orientation et de la Poursuite d'Études" aura lieu le samedi 8 janvier de 10h00 à 18h00 au Parc des Expositions de Toulouse. Parmi les 113 000 étudiants de l'académie de Toulouse, nombreux sont ceux qui se posent encore des questions sur leur avenir. Quelle voie choisir ? Quelle formation pour quel métier ? Que faire après un Bac + 2 : poursuivre ses études ou entrer dans la vie active ? Comment se réorienter après une année d'échec ? Afin de répondre à toutes les questions des visiteurs en matière d'orientation et de les accompagner dans leur démarche, "Studyrama" organise cette huitième édition du salon qui, l'espace d'une journée, donnera la possibilité aux futurs bacheliers et étudiants de découvrir de nombreux établissements, d'échanger avec les professionnels et de se repérer parmi la multitude de formations existantes. Autres points forts du salon : des offres de jobs et de stages seront affichées sur des panneaux d'affichage, chaque jeune pourra se procurer gratuitement L'Officiel Studyrama des Études Supérieures-Sud-Ouest, guide annuel recensant de façon exhaustive toutes les formations en Aquitaine et Midi-Pyrénées. D'autres guides thématiques consacrés aux métiers (tourisme, art...) et à la poursuite d'études (post IUT, BTS, licence) seront mis à la disposition des visiteurs. Entrée gratuite sur invitation à retirer sur www.studyrama.com (rubrique "Salons").

• **P'TITS BOUTS & LECTURE.** La neuvième édition du "Festival du livre de jeunesse" Midi-Pyrénées aura lieu les 28, 29 et 30 janvier à Saint-Orens (31). Cette année, le festival, dont le thème est "Des filles, des livres et des garçons!", propose une dizaine de rendez-vous culturels en régions : près de vingt lieux seront investis pour aller à la rencontre du livre avec plus de quarante auteurs et illustrateurs, des expositions exceptionnelles d'originaux, des milliers de livres à la librairie jeunesse et de nombreux spectacles, ateliers et animations. Plus d'informations : association.fff.free.fr

• **DISQUE D'ICI.** Entre surf music et rock sixties, les Toulousains de **The Taikonauts** n'ont pas leur pareil pour faire chavirer un public et retourner une salle de concerts. Car en effet, le combo est réputé pour ses prestations live vives et remuantes. The Taikonauts vient de faire paraître un album baptisé "Surf music from outer space" qui nous entraîne dès les



titres d'ouverture dans une ambiance très "tarantinesque" où les boots pointues, les pantalons cigarettes et les fines cravates sont de rigueur. Ici, les instrumentaux s'enchaînent façon western, dans un galop de sonorités fuzz et psychédélices dignes des séries Z les plus fous... impossible de ne pas tenter un pas de twist à l'écoute de cette pièce autoproduite de pur style! Les amateurs de 33 tours seront heureux de découvrir que cet autoproduction est également disponible dans sa version vinyle pour le meilleur du meilleur son. Des infos supplémentaires : www.myspace.com/thetaikonauts ou 06 89 41 87 79.

• **CASSE-DALLE MUSICAL.** "La pause musicale" est une idée originale qui consiste en des concerts gratuits, tous les jeudis à 12h30, qui se tiennent à la Salle du Sénéchal (17, rue de Rémusat, métro Jeanne d'Arc ou Capitole). Les rendez-vous de janvier sont les suivants : quartet Raffiti/Richeux/Trolonge/Guitton "Musique pour film sans image" le 6 ; Jean-Luc Amestoy "Conférence musico scientifique en accordéon et image" le 13 ; Ebony "quintet de clarinettes" le 20 ; Olivier Gil "Le charme discret de la chanson, clin d'œil à Détours de chant!" le 27. Plus d'infos : www.toulouse.fr

Le Batave du Comminges

> Dick Annegarn

Dans le genre dinosaure de la chanson francophone, Dick Annegarn se pose là. L'homme va être omniprésent en ce début d'année, d'abord à l'occasion de l'hommage que lui rend le festival "Détours de Chant!", puis avec la parution d'un album absolument réjouissant.



© Michèle Lamy

Cette année, le festival "Détours de Chant!" fête vos quarante ans de chansons. Comment cette carrière a-t-elle commencé ?

> **Dick Annegarn :** « Je me suis installé à Paris en 1972. Je jouais dans la rue. Et puis j'ai commencé à faire des scènes ouvertes de blues, (notamment au Centre culturel américain de Paris, ndr). C'était comme un radio crochet sans radio. Le public nous sifflait ou nous gardait. Il y avait aussi Bill Deraiem, Maxime Leforestier... ça m'a permis de rencontrer Jacques Bedos (directeur artistique chez Polydor, ndr) — l'oncle de l'autre — qui avait dans son écurie Moustaki, Reggiani, Leforestier... Très vite Jacques Bedos m'a fait enregistrer un album en prenant sur le temps de studio de Moustaki. Un album enregistré en trois nuits qui s'est vendu à 100 000 exemplaires en trois mois ("Sacré géranium", 1974). J'ai commencé par faire des concerts dans des boîtes un peu pourraves, des petites salles, tout en faisant aussi des Olympia. J'ai tenu quelques années comme cela et puis j'ai quitté la compétition. J'en avais marre de l'industrie du rock. De cette espèce d'empoiement et de fascination/fascination pour la pop et le rock où les vedettes tirent tous les faisceaux vers eux et veulent représenter les spectateurs tout en les abandonnant. Je faisais alors une critique non seulement du show-biz mais aussi des vedettes de gauche. En 1978, je me suis taillé sur une péniche en marge de la Marne. J'ai alors participé à des initiatives sociales, associatives, alternatives pendant dix/quinze ans. »

Vous êtes hollandais mais vous écrivez depuis le début vos chansons en français. Pourquoi donc ?

« Je suis francophone depuis l'âge de 6 ans. Je suis européen en gros. Je suis un joyeux bâtisseur de l'Europe. Mon père était un fonctionnaire du marché commun. Il était traducteur et parlait trois/quatre langues. J'étais à l'école à Bruxelles et avec mes amis belges, allemands ou italiens, nous parlions en français. On parlait français mais on ne chantait pas en français. On chantait pop, on chantait Dylan, on chantait du blues, on chantait Jethro Tull, T. Rex... On chantait en anglais mais on se parlait en français. La Belgique était alors un pays ouvert à la culture pop, au jazz, au blues. La langue musicale que j'entendais sur la radio française quand je passais la frontière belge était pour moi assez indigente. Un yé-yé un peu bête, quelques syllabes et onomatopées ou alors une chanson très littéraire... Il n'y avait pas d'alternatives. Donc je me suis dit qu'il y avait peut-être une place à prendre pour moi. Je voulais aller vers une "batardisation", un enrichissement, un métissage entre cette vieille France et sa vieille chanson, et ce que j'écoutais. Cette tentative a un peu échoué, c'est devenu une alternative uniquement politique et pas stylistique. La musique en est restée à des arpegges minimum, la mineur, mi 7, sol, la mineur et à des intentions philosophiques et politiques en oubliant de travailler la langue. Stylistiquement nous n'avons pas eu les Watts, Kerouac... Dylan qui dès ses débuts faisait du slam, du talking blues. L'alternative française c'était Antoine... Alors en effet, dans ce petit monde j'étais un ovni culturel. »

L'intérêt pour vous de tripotouiller cette langue venait d'où ?

« De la Pataphysique, du mouvement Oulipo, de Raymond Queneau, Boris Vian, Paul Fournel, des surréalistes, du mouvement Dada... de toutes ces alternatives linguistiques que la France cachait. Cette invitation à travailler la langue existait avant que je naisse. La publication de "Gestes et opinions du docteur Faustroll", ce texte d'Alfred Jarry, fondateur d'une autorisation à sortir des règles de ce "putain" de français avec accent circonflexe date les années 1910. Je m'inscris d'une part dans les expériences pop américaines et anglaises, et dans les expériences linguistiques françaises et j'ai adhéré au Collège de Pataphysique. »

Je m'inscris d'une part dans les expériences pop américaines et anglaises, et dans les expériences linguistiques françaises.

C'est cet amour des mots et de la langue qui est à l'origine du "Festival du verbe" que vous organisez chaque année à Laffitte-Toupière votre village du Comminges.

« En effet, c'est la société poétique, comme dirait Claude Sicre, qui m'a porté. On organise des concours de poèmes, des matches de tchatche. Et on invite des artistes comme Vincent Delerm, Mathieu Chedid, Claude Sicre... qui viennent dans un pré pour pas d'argent, chez les paysans, dire leurs chansons. On a même eu Mader qui est venu dire "Macumba". Ce festival est pour moi un laboratoire en milieu rural, c'est un vrai acte politique. Le "Marathon des Mots" à Toulouse, le festival des correspondances de Manosque, "Paris en toutes lettres" sont des manifestations qui ressemblent au "Festival du verbe", sauf que ça n'est pas du spoken word, ça n'est pas de la parole parlée. C'est de la parole écrite et lue, et pour moi c'est le degré zéro du spectacle. La chanson, les blagues, le théâtre, la tchatche, les joutes verbales... sont des occasions de déclamer son amour, sa verve, sa fougue, sa conviction, et il y a là-dedans du style, de la langue, des effets de manche. Il y a en tout cas de quoi animer une scène et c'est le propos du "Festival du verbe". La littérature nous intéresse mais dans sa périphérie. On se fiche des accents circonflexes mais on exploite les erreurs et même on les recherche. Les Amis du Verbe sont linguistiquement libres. Donc on parle de cul, de politique et il y a du mal parler, du mal dire. Et nous ne sommes pas des marginaux! "Exercices de style" de Queneau, ça n'est que cela. Je m'inscris dans la tradition française de la gouaille, de la harangue, de la bouffonade. »

Si votre façon de vous approprier la langue est inscrite dans une tradition hexagonale, votre fonds musical est lui très anglo-saxon, de la pop mais surtout du folk et du blues.

« Le blues est très riche poétiquement. La poésie sexuelle nègre est une poésie subtile. On ne dit pas baiser, on ne dit pas cul, on dit "shake your money marker", on dit "can you hear my train coming" "est-ce que tu entends mon train arriver ?". Le blues c'est l'art de contourner mais pas seulement. La musique des illettrés noirs de la fin du XIX^e siècle est révolutionnaire et imprègne maintenant toute la musique. Je rends hommage dans un disque qui sort ce mois-ci à ces musiques populaires. »

Ce nouvel album, vous le jouerez pour "Détours de Chant!" ?

« Non. On va donner un échantillon de ce que je fais avec des musiciens gascos car Toulouse ne sait pas ce que je fais avec ces musiciens qui jouent car d'harmonie, tuba, cajon et moi de la guitare. On jouera les chansons de l'album "Soleil du soir" et puis, bien sûr, des anciennes comme "Bébé éléphant", "Sacré géranium" à l'harmonica et au tuba, on fait "Bruxelles" avec un orgue ecclésiastique. On tape aussi un peu dans la musée pour les rafraîchir. Et puis il y aura aussi "La fête à Dick" que me prépare Hervé Suhubiette avec Voix Express et des artistes programmés dans "Détours de Chant!". Je suis curieux de voir à quoi cela va ressembler. Je fais un peu ma chouchotte, mais c'est toujours pour moi un émerveillement d'entendre mes textes chantés par d'autres dans la mesure où les gens recréent mes chansons. »

> **Propos recueillis par Jean-Philippe Birac**

• "La fête à Dick Annegarn", samedi 29 janvier, 20h30, au théâtre des Mazades (10, avenue des Mazades, 05 34 40 40 10) ; également au Théâtre des Mazades le vendredi 4 février à 20h30 ; et le samedi 5 février, 16h00, à la Médiathèque José Cabanis (Paroles parlées : cinq slameurs Yassin Benmoumene, Paul Bertrand, Cécile Lescaur, Madhi Sérié et Dick Annegarn)

• Nouvel album "Folk talk" à paraître le 7 février chez Tôt ou Tard

